

Viet Nam

Louis Roubaud

**Viet Nam,
La tragédie indochinoise**

*Avant-propos, notes et édition de
Stéphane Wattier*

© Stéphane Wattier, 2018

Viet Nam ! Viet Nam ! Viet Nam ! Patrie du Sud !
Patrie du Sud !... Treize fois j'entendis ce cri devant la
guillotine de Yen Bay. Les treize condamnés à mort
l'avaient proféré l'un après l'autre à deux mètres de
l'échafaud.

Avant-propos

Son *Viet Nam* reste une référence sérieuse pour les historiens d'aujourd'hui et pourtant : qui se souvient de Louis Roubaud ? Ce grand reporter se fait connaître en 1925 avec *Les enfants de Caïn*, fruit d'une enquête sur les prisons pour enfants. C'est l'époque des reportages à sensation qui gonflent les tirages des quotidiens et poussent aux réformes.

Envoyé spécial du *Petit Parisien* dans la colonie indochinoise, son reportage fait la une durant 35 livraisons du 10 mai au 18 octobre 1930. Roubaud s'était donné pour but de comprendre : que s'est-il passé à Yen Bay exactement ? Pourquoi une telle tragédie ne suscite-t-elle aucun intérêt chez les Métropolitains ?

C'est en 1927 pourtant, qu'un certain Nguyen Thai Hoc, ancien élève de l'École de commerce de Hanoi, fonde le parti nationaliste du Vietnam, qui prône l'action armée contre l'occupant. Mais, traqué par la Sûreté générale indochinoise, il est très vite démantelé et son chef décide alors de jouer sa dernière carte en provoquant un soulèvement général dans la nuit du 9 au 10 février 1930. Les tirailleurs indigènes de la forteresse de Yen Bay assassinent cinq officiers et sous-officiers français : le plan mal préparé avorte. Plus de mille partisans sont arrêtés et jugés : 80 d'entre eux sont condamnés à mort et des centaines sont envoyés au bagne. Nguyen Thai Hoc est capturé le 21 février et exécuté le 17 juin avec 12 autres résistants. C'est alors le parti communiste qui prend la main en organisant des grèves ouvrières et des manifestations paysannes. C'est pourquoi le reportage de Louis Roubaud en viendra à mettre au premier plan le témoignage d'une jeune recrue : Pham Binh.

Viet Nam aura une influence sur certains journalistes et écrivains vietnamiens : non seulement pour les réformes qu'il réclamait, mais aussi pour ses « trucs » de fabrication. Vu Trong Phung notamment, qui cite Louis Roubaud dans son reportage intitulé *De l'industrie du mariage avec les Occidentaux* (une tra-

duction française est disponible sur le site jeansary.net), adopte la multiplication des points de vue et les techniques du récit romanesque, jusqu'à confondre les genres parfois : sa première enquête reprise en volume en 1934 l'est sous l'appellation de *roman-reportage*. De plus, c'est probablement encore ce *Viet Nam* qui lui donnera l'idée d'enquêter sur Doan Tran Nghiep (voir le chapitre intitulé « le petit secrétaire »), qui fut son collègue à la maison Godard, un genre de Bon marché à Hanoï.

Que pouvait penser Vu Trong Phung, toutefois, de la conclusion du *Viet Nam* ? De ce dernier chapitre surtout, « Le paysan du Mékong », si exemplaire de cette rhétorique des « effets positifs de la colonisation », laquelle peut encore servir à notre époque, on l'a vu :

« Nous trouvons encore dans nos campagnes des traces magnifiques des travaux publics entrepris par les Romains : des aqueducs géants ont fertilisé les champs stériles du barbare ; des thermes lui ont appris l'hygiène. Des routes, dont le pavé résiste aux siècles, ont fait circuler le blé et la vie de province à province. Et, plus que la pierre de Rome, le génie de ses poètes, de ses philosophes, de ses orateurs, de ses savants, de ses moralistes, enrichi lui-même du trésor grec, s'est perpétué en nous. Ancien sujet romain issu de la culture romaine, j'aime aujourd'hui mon vainqueur. Saluons Vercingétorix ! Mais remercions César ! »

Mais alors que devrait dire notre paysan du Mékong d'aujourd'hui ? *Saluons Nguyen Thai Hoc ! Mais remercions... mais remercions... Qui au fait ?*

Note sur cette édition

Louis Roubaud reprend *Viet Nam* en volume pour le compte de la Librairie Valois, en janvier 1931. Si on le compare avec le reportage paru initialement dans le *Petit Parisien* (consultable sur Gallica), on constate que l'auteur le modifie sensiblement : il coupe des passages, en ajoute d'autres et réagence différentes sections.

C'est bien entendu cette édition de janvier 31 que j'ai suivie pour établir ce texte. J'ai conservé les notes de Louis Roubaud et les ai signalées par un [Note de l'auteur]. J'ai inséré d'autres notes qui m'ont semblé utiles pour la compréhension du récit.

Par ailleurs, j'ai corrigé les coquilles et je me suis permis de rétablir l'orthographe correcte de termes et de noms propres viet-

namiens, ainsi que des noms de villes qui revenaient plusieurs fois sous des graphies différentes.

Stéphane Wattier.

Viet Nam

Le mot « Viet », qui est le nom d'une des cent familles légendaires fondatrices de l'empire d'Annam, exprime l'idée de patrie.

Il signifie aussi : « là-bas, au lointain » et rappelle l'exode des peuples qui s'installèrent à l'extrême sud de la Chine.

On dit « Viet Nam » (*Sud lointain*) au lieu de « Annam » (*Sud tranquille*).

La suppression du mot chinois « An », qui signifie « tranquille, pacifié », est une protestation contre le souvenir de l'ancien conquérant et contre l'acceptation de la conquête.

Viet Nam ! Viet Nam !... Patrie du Sud ! Patrie du Sud !...
Treize fois j'entendis ce cri devant la guillotine de Yen Bay. Les treize condamnés à mort l'avaient proféré, l'un après l'autre, à deux mètres de l'échafaud.

Bonsoir Nguyen !

Je parlais « pour France » ... je gravissais, à minuit, un escalier sur le ventre du paquebot *Porthos*, constellé d'ampoules électriques et je quittais la ville pour entrer dans la rivière de Saïgon.

Ces nuits-là, le dancing du *Perroquet* fait relâche, la terrasse du *Continental* est abandonnée, on peut traverser la rue Catinat sans danger. « Le Tout-Saïgon » français se retrouve sur le quai. Les belles voitures sont rangées devant les docks des messageries. À bord du bateau-palace s'accomplit la fête des adieux ; le salon est encombré, il faut ruser pour s'emparer d'une table dans l'intérieur du grand café du bord ou à la terrasse qui empiète sur le pont-boulevard. Le jazz joue quelques airs syncopés ; les femmes ont leur robe parisienne de l'unique saison, car il n'est point d'hiver, de printemps ni d'automne pour interrompre l'éternel été de Cochinchine. Beaucoup d'hommes, conviés à quelque dîner de départ, ont conservé, au-dessus de leur pantalon de smoking, le spencer blanc qui serre les torsos, accentue les maigreurs, accuse les obésités. Le deckman [1] et le barman, affolés, manquent de seaux à glace pour les bouteilles de champagne. Dans les flamboyants du jardin de M. Bontoux, le sympathique agent général de la compagnie, à cent mètres du fleuve, mille cigales continuent leur vacarme familial.

Ce soir, le congé de M. Lacombe, directeur des Affaires Politiques, que j'avais connu il y a quelque dix ans au dîner des Indochinois de l'ancienne taverne Pousset, avait attiré les Officiels : M. le gouverneur général Pasquier [2] ; M. Le Fol, résident supérieur en Annam [3] ; M. Grafeuil, secrétaire général du gouvernement... Ainsi je vivais mes dernières heures avec la France d'Asie : la cour et la ville.

La cloche sonna, on s'embrassa, on tamponna du mouchoir quelques yeux mouillés, les voitures sur le quai démarrèrent une à une. Lentement, lentement, l'immense maison se décollait de la rive..., je restai seul à ma table du bar, tout à l'heure si bruyant, et je tirai de ma poche quelques lettres que le maître d'hôtel m'avait remises à mon arrivée.

Je lus :

Monsieur, nous ne viendrons pas à bord, ma femme ni moi, pour vous serrer la main ; nous serions gênés et nous vous gênerions. Vous serez entouré d'amis français...

Je décachetai aussi quelques télégrammes qui me souhaitaient une bonne traversée.

Ce courrier était signé : Bui, Hoang, Li, Van Quang, Nguyen...

C'était l'adieu de l'autre pays... de mes amis d'Annam, ceux qui m'avaient reçu dans leurs maisons, riches ou pauvres, sur le bas-flanc sculpté en bois de teck, devant l'autel des ancêtres, rouge et or, avec l'étincelante boule de cuivre à dragons et lions héraldiques où brûle l'encens des morts...

— Bonsoir, Nguyen !

Il n'y a pas deux mois de cela ! Me voici à Paris avec mes notes et mes souvenirs.

Je voudrais maintenant, avec le recul, sinon du temps, du moins de la distance, coordonner ces documents, ces impressions, en dégager quelque chose d'utile, un peu de vérité.

Pour être clair, il faut rappeler brièvement les faits qui me décidèrent à ouvrir une enquête :

Le 11 février 1930 une courte dépêche d'Hanoï apprenait aux Français de la métropole la révolte des tirailleurs indigènes de la garnison de Yen Bay, le massacre, dans la nuit, des officiers et sous-officiers blancs. Les jours suivants, d'autres câblogrammes [4], assez laconiques, nous informaient d'autres incidents : des bombes jetées à Hanoï sur les commissariats, l'agent de police du pont Doumer [5] grièvement blessé, le sous-préfet indigène de Vinh Bao [6] supplicié, assassiné...

Que se passait-il ? Rien, absolument rien n'avait pu faire sentir à l'opinion métropolitaine de pareils événements. On les expliqua officiellement par quelques mécontentements locaux, par l'action de la propagande communiste. On les dissocia d'un ensemble de faits auxquels — nous le verrons — ils appartenaient pourtant.

« Tout cela, disait-on, ne pouvait faire suspecter le loyalisme du peuple indochinois, son attachement indéfectible à la nation protectrice. »

Quelques semaines plus tard, dans la magnifique et magique Cité Universitaire qui réunit fraternellement sous le ciel de Paris la jeunesse intellectuelle du monde entier, devait être inaugurée la maison de l'Indochine.

Cette cérémonie rappelait opportunément que la France avait apporté à ses sujets et protégés d'Annam [7], parmi beaucoup d'autres bienfaits, sa culture, sa science, sa morale ; qu'elle avait créé une université à Hanoï, des lycées ou collèges dans plusieurs centres ; qu'elle ouvrait aussi aux Annamites [8] les portes des universités métropolitaines et distribuait des bourses aux étudiants méritants sans fortune.

Mieux ! M. A.R. Fontaine, un vieux Français de là-bas, offrait à nos jeunes hôtes une somptueuse demeure.

Messieurs et chers amis, leur écrivait-il, *au soir d'une vie dont l'activité s'est dépensée dans votre beau pays, j'ai voulu le payer en quelque sorte de retour en m'intéressant à ses élites qui montent...*

Cette maison contient quatre-vingts chambres ; peut-être M. Fontaine avait-il pu craindre un instant de n'avoir pas été assez généreux car la seule Association des étudiants annamites de Paris groupait trois cent cinquante membres.

Il n'y eut que trente-cinq demandes d'inscription.

À la veille de l'inauguration, sur les trente-cinq adhérents, vingt-neuf s'étaient rétractés !

Sept étudiants seulement se présentèrent pour occuper leur palais ! Le comité de l'association avait, en effet, écrit à ses membres une lettre circulaire :

Vous ne vous laisserez pas fasciner par la somptuosité de la maison indochinoise. Vous vous méfierez de cette philanthropie coloniale... Vous n'accepterez rien de ceux qui nous exploitent... Dénouons toutes les amitiés hypocrites... Combattons toutes les tentatives de corruption ! Adoptons pour mot d'ordre le boycottage de la Maison des étudiants de l'Indochine !

La maison fut inaugurée en présence de M. Gaston Doumergue, président de la République française, et de Sa Majesté Bao Dai [9], Empereur d'Annam. Devant le Président et l'Empereur, des cris de protestation furent proférés et des tracts : *Libérez les prisonniers de Yen Bay !* lancés par les dissidents qui s'étaient glissés dans la foule des invités. L'affaire se termina au poste de police.

Comment des jeunes gens qui représentaient « l'élite qui monte » et que nous instruisions chez nous, avaient-ils pu se solidariser avec les assassins de Yen Bay ?

C'est alors que je décidai d'aller recueillir sur place quelques informations sur la situation politique de notre grande colonie asiatique.

Avant de partir, je pus obtenir quelques entrevues avec des personnages compétents. L'un me cita une phrase de Paul Bert : « Quand un peuple, pour des raisons quelconques, a mis le pied sur le territoire d'un autre peuple, il n'a que trois partis à prendre : exterminer le peuple vaincu, le réduire au servage honteux ou l'associer à ses destinées. »

Et il ne me cacha pas ses préférences pour le troisième parti.

Par contre, un autre me fit observer que la phrase annamite : *Bam quan con so qua !* signifie à la fois : « Monsieur le mandarin, je vous respecte » et : « Monsieur le mandarin, j'ai peur de vous ! »

De ce qu'il n'y a qu'un terme unique, en langue annamite, pour exprimer la déférence et la crainte [10], fallait-il conclure que nous devons nous faire craindre si nous voulions nous faire respecter ?

Emportant ainsi dans mes bagages quelques avis et opinions contradictoires, je m'abstins de les déclarer à la douane en débarquant à Saïgon, car je ne savais au juste quels étaient ceux qui pouvaient entrer en franchise sur le territoire indochinois.

Pendant mon séjour, il y eut de nouveaux incidents.

Au Tonkin, en Annam et en Cochinchine, c'est-à-dire en des régions fort différentes, séparées les unes des autres par de longues journées de chemin de fer ou de voiture, on vit surgir sur les routes, des colonnes de 1.500, 2.000, 3.000 paysans qui se dirigeaient vers la demeure du plus proche résident ou administrateur pour lui réclamer un dégrèvement d'impôts.

Quelque vingt ou trente gardes indigènes, sous le commandement d'un inspecteur ou d'un commissaire, s'efforçaient de disperser la foule. Les sommations n'étaient pas écoutées. L'inspecteur ou le commissaire ordonnait le feu... Des hommes tombaient, les autres s'enfuyaient.

Ces manifestations se produisant sous une forme identique et dans un même moment sur les points les plus divers du territoire

indochinois, il apparut évident qu'une seule direction les avait organisées.

Je m'appliquai donc, au cours de mon enquête, à connaître l'organisme directeur du mouvement, à définir son origine, ses buts et surtout à comprendre les sentiments populaires auxquels il s'adressait.

J'appris que les multiples sociétés secrètes qui avaient eu jusqu'ici une activité peu cohérente, s'étaient dissoutes ; que les plus importantes d'entre elles avaient fusionné ; que le commandement unique était enfin réalisé sous l'égide d'un parti.

C'est aujourd'hui le *Viet Nam Cong San Dang* [11] qui conduit l'action révolutionnaire.

Il est relié à Moscou, via Canton ; il reçoit des ordres et accepte la discipline de la III^e Internationale. Mais ces ordres et cette discipline sont assez souples. Les chefs communistes savent que leurs troupes ne partagent point leurs doctrines. Ici, comme en Chine, et dans toute l'Asie, le communisme doit déguiser son drapeau. Le titre même du parti est une concession aux sentiments nationalistes de ses adhérents : ainsi que je l'ai expliqué, le mot « Viet » qui est le nom d'une des cent familles légendaires fondatrices de la nation annamite, exprime l'idée de patrie.

Viet Nam Cong San Dang... cela pourrait se traduire par « Société des Patriotes Communistes d'Annam ! »

Pour m'efforcer de découvrir un peu de vérité dans la situation politique, il me fallait donc tenir compte de ce dissentiment idéologique entre les généraux et les soldats de l'armée révolutionnaire et ne jamais oublier que ni le terme « communisme » ni la flamme rouge, ni les emblèmes de l'étoile, de la faucille et du marteau n'avaient la même signification dans les trois pays d'Annam que dans l'Union des Républiques Socialistes des Sovièts.

Aujourd'hui, en évoquant cette nuit d'adieu sur le *Porthos*, le visage de mes amis français, l'absence de mes amis indigènes, en me remémorant les incidents qui ont motivé mon voyage, ceux qui ont marqué mon séjour, je distingue mieux les deux ordres de faits qui font l'objet de cette enquête :

1. L'incompatibilité d'humeur qui va s'accroissant d'année en année entre les hommes blancs et les hommes jaunes de ce pays ;

2. L'habile exploitation de ce dissentiment par les communistes de la IIIe Internationale.

Vêpres de Yen Bay

Ce soir de février 1930, à Yen Bay, les officiers et les sous-officiers français de la garnison — ils sont vingt chefs blancs pour mille soldats jaunes — s'inquiétaient confusément. Il y avait eu dans la petite ville plus d'agitation que de coutume. Le train avait amené plus de voyageurs, des groupes s'étaient formés autour de la gare et, aux heures réglementaires de sortie, les tirailleurs s'étaient rassemblés plus nombreux devant les tables des débits. Ce soir, le contrôleur du cinéma ne fut pas molesté par les militaires qui s'étaient habitués à payer leur place d'une menace ou d'un coup.

Les chefs blancs s'étonnaient, mais ils n'entendaient rien ! Un océan les séparait de leurs hommes : le dialecte ! Entre l'officier et la troupe, l'interprète annamite était un trait d'union précaire.

— Pourquoi tout ce monde ?

— Nous sommes au premier mois de l'année annamite, ce sont des pèlerins qui vont faire leurs dévotions à la pagode Than.

Vers 8 heures, le capitaine Gainza rentrait chez lui, lorsqu'il aperçut, sous la véranda, le sergent Vinh qui l'attendait.

— Mon capitaine, vous pas manger.

— Pourquoi ?

— Y en a poison.

Il expliqua en tremblant que tous les Européens seraient massacrés ce soir, le magasin de munitions pillé et le drapeau révolutionnaire planté sur le fort.

— Regarde-moi bien, Vinh ; toi avoir beaucoup bu.

— Moi pas saoul.

Le lieutenant Espiau survenant pour la « popote » les deux officiers décidèrent d'abandonner le dîner pour conduire leur informateur devant le chef de bataillon Le Tacon, commandant d'armes de la place.

Vinh précisa ses révélations : un rassemblement important avait eu lieu dans le petit bois des Laquiers qui se trouve au pied du mamelon du fort ; chaque tirailleur avait reçu pour la nuit sa consigne révolutionnaire.

— Toi, avoir vu rassemblement ?

— Non, mon commandant.

— Alors, comment toi savoir ?

— C'est tirailleur Taï, mon cousin ! Lui y en a moyen tout voir, tout connaisse !

Le commandant Le Tacon remercia l'indigène, puis le renvoya et expliqua aux officiers :

— Le tirailleur Taï est déjà venu me voir lui-même. Il n'y a pas un mot de vrai dans ces histoires. Taï a voulu se donner de l'importance.

Le décida pourtant d'effectuer une ronde. Le petit bois des Laquiers était désert.

— Assez de sottises. Allons-nous coucher !

Chacun rentra chez soi, les officiers dans leurs maisons, les sous-officiers blancs à la caserne.

Cette nuit tragique commençait dans un grand silence. Le sergent-major Bouhier, sur son lit d'hôpital, a pu en raconter un épisode :

— J'étais rassuré, dit-il, par la confiance du commandant. Je me suis couché de bonne heure sous la véranda. Il n'y a pas de portes ; les courants d'air sont trop précieux ! Je m'étais endormi rapidement. Il devait être minuit passé lorsque quelque chose d'énorme me tomba sur le corps. Je m'éveillai en sursaut. Je criai. Des agresseurs invisibles me donnaient des coups à travers la moustiquaire où je me débattais comme un poisson dans un filet. Pas une lumière, pas une voix. Les tirailleurs étaient venus pieds nus et ils frappaient sur moi sans dire un mot. Mes mains, mon visage étant poissés de sang, je compris que mes ennemis n'étaient pas armés de bâtons mais de sabres. La barre de la moustiquaire tomba. Je m'en emparai et frappai à mon tour dans la nuit, au hasard, jusqu'au moment où je m'évanouis.

« Quand je rouvris les yeux, le jour pointait : j'étais étendu à terre, au pied du lit et je vis, penché sur moi, le visage familier de mon secrétaire, le petit Nam. Je me crus sauvé. Je me soulevai et appelai : Nam ! Nam ! » Il se leva, recula de deux pas, braqua sur moi un revolver d'ordonnance et tira trois coups de feu. Il m'avait manqué trois fois et je demeurai immobile, en pleine connaissance, n'osant ouvrir les yeux pour voir si j'étais seul.

« J'entendis la fusillade jusqu'à 7h30. À 9 heures, des camarades, qui me croyaient mort, vinrent me chercher et me transportèrent à l'infirmerie. »

La même scène s'était renouvelée cette nuit dans tous les logements des chefs ; tous avaient été surpris dans leur sommeil et partout les coupe-coupe, les sabres avaient frappé dans les moustiquaires.

L'action avait commencé à 1 heure du matin. Deux groupes d'Annamites civils s'étaient présentés, l'un au fort, l'autre à la caserne. Deux compagnies de tirailleurs étaient logées dans chacun de ces bâtiments.

Les portes s'ouvrirent spontanément.

Sur l'ordre des révolutionnaires, un clairon sonna la « générale ». Le règlement prévoit qu'aussitôt l'alerte donnée le sergent français, chargé du magasin, doit distribuer aux tirailleurs armes et munitions. Ainsi fut fait. Et le sous-officier fournit ainsi des fusils, des revolvers, des cartouches à ceux qui allaient l'assassiner.

Quelques instants plus tard, le lieutenant Robert était massacré dans son lit, sous les yeux de sa femme. L'adjudant Cunéo mourait sans avoir pu se défendre ; les sergents Chevalier et Dammour, moins heureux que Bouhier, ne se relevaient pas.

D'autres, l'adjudant Trotoux, le sergent-chef Deschamps, les sergents Hurugen et Reynaud, avec Mme Reynaud, s'étaient barricadés dans des chambres et résistaient jusqu'au matin aux mitrailleuses. Le capitaine Jourdan, dans la cour du fort, criait à ses hommes l'ordre de rassemblement ; une fusillade lui répondait et il tombait. Le capitaine Gainza était blessé à ses côtés.

Les tirailleurs de Yen Bay étaient les maîtres de la nuit.

Mais le jour leur fit peur... Beaucoup d'entre eux furent étonnés d'apercevoir à l'aurore des officiers français vivants. Ils se présentèrent à eux, montrèrent leurs fusils intacts.

— Il y en a pas poudre... Nous pas tirer...

Ils avaient, disaient-ils, été armés de force.

Ainsi les rebelles de la nuit se transformèrent le matin en défenseurs de l'ordre. Obéissant à leurs chefs rescapés, ils reprirent sous le soleil, pour le compte de l'autorité régulière, les bâtiments dont ils s'étaient emparés sous les étoiles, au profit de la révolution.

Pour bien comprendre la portée et la signification de la nuit de Yen Bai, il ne faut point isoler ce drame.

D'autres événements l'ont précédé, d'autres l'ont suivi. Ce sont les maillons d'une seule chaîne. On doit savoir que tout a été organisé avec intelligence et méthode par l'une des plus importantes sociétés secrètes : le « parti nationaliste annamite » qui est puissant, riche et invisible.

Pour ne remonter qu'à un an, il faut rappeler que, le 7 janvier 1929, un attentat fut découvert contre la vie de M. le gouverneur général Pasquier, arrivant à Hanoï. Le 9 du même mois, M. Bazin, directeur de l'Office général de la main-d'œuvre était assassiné. On trouvait sur son cadavre un manifeste des meurtriers contre l'impérialisme français. Le 31 mai, deux jeunes filles indigènes, accusées de trahison par le parti, étaient poignardées. En mars : grèves à Hanoï, à Haïphong [12], à Nam Dinh [13]. Le 1er août, des tracts révolutionnaires étaient semés à profusion dans les villes et les villages de l'Annam, du Tonkin et de la Cochinchine. Le 3 septembre, trois affiliés étaient tués dans une paillote de My Diem [14] par l'explosion de bombes qu'ils préparaient. Le 6 octobre, un « traître du parti » était exécuté dans le Jardin botanique d'Hanoï. Le 20 novembre, on découvrait cent cinquante bombes au village des Sept-Pagodes [15] ; le 23 décembre, cent cinquante bombes à Noi Vien [16] ; le 26, deux cent quatre-vingt-dix bombes à Thai Ha [17]. Le 10 janvier, on déterrait à Bac Ninh [18] des jarres pleines de tracts révolutionnaires. Le 20, on arrêtait un forgeron fabriquant des sabres, et les jours suivants on récoltait encore des bombes par centaines dans un grand nombre de villages.

Enfin, pendant que s'achevaient, le 10 février, les vêpres de Yen Bay, l'incendie révolutionnaire était allumé dans plusieurs centres du Tonkin : à Hung Hoa, à Lan Thao, Hanoï, Phu Duc, Vinh Hoa...

Ici, la gendarmerie est attaquée à coups de grenades ; là, l'instituteur et sa femme refusant de suivre les rebelles, sont fusillés. À Lan Thao, la maison du chef indigène est livrée aux flammes, la milice désarmée. Sur le pont Doumer, à l'entrée d'Hanoï, un sous-brigadier de police arrêtant une voiture est abattu à coups de revolver. Deux villageois qui poursuivent l'assassin payent de leur vie leur dévouement. À Hanoï, vingt bombes sont lancées sur le domicile du chef de la sûreté, sur la prison, sur la

gendarmerie, au commissariat central, par des élèves de l'École des Arts Appliqués.

Les jours suivants, l'administrateur indigène de Vinh Bao tombe percé de plusieurs coups de lance ; le poste est pillé par les révolutionnaires...

Depuis lors, le « parti nationaliste annamite », d'accord avec les autres sociétés secrètes, n'a cessé de manifester son activité. À l'occasion du 1er mai, mille indigènes ont tenté l'assaut de la Société forestière des allumettes de Ben Thuy [19] et ont laissé cinq morts et quinze blessés sur la place. Le 4 mai, dans le canton de Catgnan [20], des villages ont été pillés, des Annamites fidèles à la France ont été assassinés. Le rétablissement de l'ordre a coûté encore vingt morts et trente blessés...

J'ai rassemblé ces faits parce qu'il est impossible de les disjoindre et qu'ils ne sauraient avoir de sens isolément.

On doit savoir, dans la métropole, que la France d'Asie, l'Indochine, serrée par l'Inde en feu et la Chine en feu, ne peut demeurer un bloc de glace entre deux foyers d'incendie.

Quelque chose se passe sur cette terre déjà marquée de notre sang et des bienfaits de notre génie. De Bombay à Nankin, une même fièvre se gagne et nous sommes au centre de l'épidémie.

En 1929, aux Indes néerlandaises, il ne se passait point de jour qu'un fonctionnaire hollandais ne fût assassiné. Le feu couve à Singapour, aux Philippines, à Formose, en Égypte...

Aura-t-on tout expliqué en disant : ce sont des pirates, ce sont des fous ?

Il faut comprendre.

Je vais m'efforcer de comprendre.

Quinze cent hommes silencieux

Vinh, mai 1930.

L'Inde a la fièvre, la Chine a la fièvre. Je voudrais tâter le pouls de l'Indochine.

Je suis parti en auto, par de belles routes françaises, dans un grand paysage d'Asie et je suis arrivé ce matin à Vinh, capitale de province, où la révolte couve depuis plus de mille ans, pour éclater parfois, de siècle en siècle, contre les maîtres chinois d'abord, contre les maîtres annamites ensuite, et, tout récemment, contre les maîtres français.

J'avais passé par le joli village de Yen Dung, sur la promenade dite du Bois-de-Boulogne et devant la citadelle aux trois portes. Partout, les paysans et les coolies, en file indienne comme les fourmis, portaient en balance sur une épaule, aux deux bouts d'une perche, des cochons noirs ficelés vivants, des jarres d'eau ou de paddy, des fagots de bois. Les buffles bossus, sortis gluants de la rizière, couraient sur la route, menaçant de leurs larges cornes le capot de la voiture. Un minuscule enfant nu, leur gardien, les ramenait d'un mot ou d'un geste.

Je traversai Ben Thuy et j'aperçus près du port fluvial l'ancien « Camp des Lettrés » [21] devenu champ d'aviation, les vastes bâtiments de l'usine d'allumettes semblable à n'importe quelle fabrique de la banlieue parisienne. Enfin, m'apparut le quai planté de filaos, la résidence, l'hôtel...

Centre d'agriculture et centre d'industrie, Vinh semblait avoir repris, depuis vingt jours, sa vie laborieuse. À la première auscultation, je lui trouvai un cœur normal.

Était-ce bien ici que venait de gronder la dernière révolte : quinze cents insurgés marchant sur l'usine, cinquante miliciens tirant sur eux, des morts et des blessés dans les fossés du chemin ?...

Cela valait une seconde auscultation.

À mieux écouter, j'entendis que le cœur ne battait pas régulièrement. Un fonctionnaire français entra dans le bureau du directeur de l'hôtel et lui disait :

— Vérifiez si votre téléphone n'est pas coupé... Il y a des rassemblements !

Puis il courait au magasin d'alimentation et prévenait le commerçant :

— Ne laissez pas d'essence dans votre voiture. Elle pourrait être utilisée par les révolutionnaires... Il y a des rassemblements !

« Rassemblement » : le mot était prononcé bas avec une sorte de crainte.

— Où sont-ils ?

On me montra de jeunes hommes à tunique noire qui se dirigeaient, silencieux, vers je ne sais quel but. Un Européen haussa les épaules :

— Ça, des conspirateurs !

Mais un autre lui répondit :

— Ne vous y fiez pas !

La journée se termina sans incident et je pus utiliser mon après-midi à reconstituer le 1er mai tragique.

J'entendis les uns et les autres... le directeur de Ben Thuy, M. Canaby, et un des manifestants que j'appellerai Phan Kau... Les deux récits ne sont pas toujours discordants.

Voici le premier :

« On constatait depuis quelques semaines une agitation sourde. Les rassemblements, les réunions de comités se multipliaient. Des tracts étaient, chaque matin, distribués aux ouvriers.

« Vous ne mangez pas. Votre salaire ne paye pas votre nourriture. Vous êtes écrasés par l'impôt. En l'honneur du 1er mai, révoltez-vous.

Révoltez-vous contre ceux qui ont prononcé des condamnations à mort. »

La société forestière a plusieurs formes d'activité. Elle exploite le bois dans la campagne et fabrique des allumettes à Ben Thuy. Elle occupe environ sept cents hommes. À l'usine, les salaires masculins moyens étaient de trente sous par jour et les salaires féminins de vingt sous. Le riz ayant passé de dix sous le kilo à dix-sept sous, le directeur avait pris, d'accord avec M. le Résident, diverses mesures qui équivalaient au rajustement de la paye aux conditions de la vie. Les ouvriers réclamaient une augmentation de six sous ; on avait fait mieux. On leur vendait

chaque jour un kilo de riz à l'ancien tarif. C'était, en fait, leur donner un sou de plus qu'ils ne demandaient.

La manifestation ne pouvait donc avoir aucun prétexte d'ordre économique et professionnel. Le 1er mai, à 6 heures du matin, pas un seul homme ne manquait au travail.

Mais la résidence avait été prévenue que dans la nuit du 30 avril, des rassemblements se formaient dans la campagne. Une nuit sans lune. Les révoltes se préparent toujours dans la nuit sans lune. Les conspirateurs se tiennent accroupis dans les rizières, dans les bois, dans les fossés. Il est impossible de les voir.

Ainsi, la police alertée avait battu vainement les champs et les forêts. Au premier rayon du soleil, quinze cents hommes avaient surgi de la terre. Ils s'étaient formés en colonne et marchaient sur Ben Thuy.

Qu'étaient-ils ? Pas d'ouvriers de l'usine parmi eux. D'où venaient-ils ? De tous les villages. Que voulaient-ils ? On ne pouvait le savoir.

Quinze cents hommes silencieux, sans drapeaux, sans insignes, sans pancartes. Ils marchaient en bon ordre et leurs moniteurs les faisaient ranger sur un côté de la route pour laisser la place libre à la circulation des voitures. On n'entendait rien que leurs trois mille pieds nus frappant le sol.

À la même heure, une autre colonne, grosse de deux mille manifestants, muets, allait du même pas tranquille vers le village de Catgnan. On ne savait rien non plus de leurs intentions.

Dans ce pays, depuis longtemps, le Français et l'Annamite sont séparés par un mur de silence.

On fit appel aux miliciens indigènes, pour barrer le chemin aux manifestants.

La milice est une sorte de gendarmerie locale aux ordres de l'autorité civile ; elle est composée de braves gens dévoués et dirigés par des inspecteurs français.

M. l'inspecteur Petit, à la tête de ses cinquante miliciens armés de fusils, arriva donc sur la route. Il s'était fait accompagner du *tri phu* [22] (le mandarin administrateur) qui lui servait d'interprète.

À mi-chemin, entre Vinh et Ben Thuy, fut faite la première sommation :

— Ordonnez-leur de se disperser, sans quoi nous ouvrons le feu !

Le mandarin traduisit. Les premiers rangs flottèrent quelques instants. Ceux qui étaient trop loin pour entendre poussèrent. Et la colonne continua sa marche, sans un mot, sans un cri.

Cinq cents mètres plus loin, M. Petit fit faire la seconde sommation. La colonne ne s'arrêta pas.

Enfin, elle arriva en vue de l'usine.

Derrière les grilles, sur le perron de la direction, se tenaient les chefs d'ateliers, les quelques commerçants français de la ville. On entendit M. Petit crier une troisième fois :

— C'est sérieux ! Les fusils sont chargés ! Si l'on ne se disperse pas tout de suite, je tire dans le tas !

Pour appuyer ses paroles, il montrait son revolver. Le *tri phu* répéta la menace.

À ce moment, quelques miliciens furent débordés par la foule, une baïonnette tomba et fut ramassée par un meneur. Dans la bagarre, M. l'inspecteur Petit fut légèrement blessé à la main.

Que fallait-il faire ? Que voulait cette foule ? On pensa qu'elle allait désarmer la milice.

Entre les mains de ces hommes énigmatiques, cinquante fusils... Ce pouvait être grave !

N'allait-on pas s'emparer de l'usine ? Les ouvriers qui continuaient encore paisiblement leur travail n'attendaient-ils pas un signal pour se ranger dans la colonne ?

Le drame de Yen Bay fut évoqué. Dans quelques instants, ce pouvait être l'usine en feu, les Français massacrés...

M. Petit tira le premier ; les miliciens tirèrent. On entendit des cris, on vit des hommes tomber, la face contre terre, d'autres courir durant quelques mètres et tomber, d'autres s'enfuir dans les champs, sauter les fossés.

En quelques minutes, la manifestation était terminée. On releva cinq morts et quinze blessés.

À Catgnan, où la milice n'arriva que le surlendemain, la même scène se répéta et les manifestants laissèrent sur le sol seize morts, vingt-cinq blessés. Il faut reconnaître qu'on ne trouva pas sur eux une seule arme.

À la réflexion, l'évocation du drame de Yen Bay ne s'imposait pas. Là-bas, tout s'était passé en secret ; on avait opéré par surprise. Ici, les « conspirateurs » se montraient au grand jour. Là-bas, chaque tirailleur avait un coupe-coupe, un sabre ou un pistolet ; ici, pas un couteau de poche...

Le second récit de l'émeute de Ben Thuy m'a été fait par M. Phan Kau, dans une paillote de bambou et de terre, sur la natte d'un lit dur, devant l'autel des ancêtres. Aux murs, sur des tablettes laquées, quelques formules rituelles étaient inscrites en caractères mandarins ; au plafond pendaient quelques ballons de papier verts, rouges et or, souillés par la poussière et les mouches.

Le thé nous fut servi à mon interprète et à moi. M. Phan Kau est agriculteur ; il a trois buffles, une rizière et deux ou trois cents canards...

— Que dit-il ?

L'interprète me traduisit :

— Il dit que M. Petit s'est blessé tout seul en faisant des moulins avec un fusil. Il dit que la baïonnette du milicien est tombée toute seule et que personne ne l'a ramassée.

— Pourquoi se trouvait-il parmi les manifestants ?

— C'est un de ses cousins qui lui a demandé de venir avec lui.

— Quel était le but de la manifestation ?

— Il dit que le 1er mai est une journée de revendications dans le monde entier.

— De quoi se plaint-il ?

— Le mandarin coûte trop cher. Chaque fois qu'on a quelque chose à lui demander, on lui offre une boîte de thé avec des piastres dans le thé. Il vend le thé, il garde les piastres. Le mandarin demande des canards et du riz ; le mandarin est très riche et tous les paysans travaillent pour lui.

— Pourquoi se dirigeait-on sur l'usine de Ben Thuy ?

— Parce que les ouvriers sont encore plus malheureux que les paysans.

— N'était-ce pas contre le résident, contre la France que l'on manifestait ?

— Il dit que les drapeaux ont été interdits ; qu'on avait défendu de pousser un cri. On leur avait encore défendu d'emporter même un bâton. On leur avait assuré qu'ainsi les miliciens ne pourraient tirer sur eux.

— Qui lui a dit cela ?

— C'est son cousin.

— Qui l'a dit à son cousin ?

— Il ne sait pas. Il ne connaît personne.

Phan Kau est discret, mais il peut véritablement ne connaître personne. Le délégué du parti s'est adressé à son cousin et lui a demandé d'entraîner ses parents, ses amis. Le délégué lui-même ne connaît que son chef de cellule. Le chef de cellule ignore le nom des grands chefs.

Quel parti ?

Il y en eut plusieurs. Les sociétés secrètes furent nombreuses dans ce pays. S'agit-il du « parti révolutionnaire du Nouvel An-nam », du « parti nationaliste annamite », du « parti de la Jeu-nesse révolutionnaire », du « parti annamite de l'indépendance » ou, enfin du *Viet Nam Cong San Dang* ?

On m'a promis de me confier, autant qu'il se peut, quelques secrets. Je connais quelques relais, quelques centres de propa-gande installés dans les villes, sous la façade d'un magasin ou d'un atelier de photographie. On me dispensera du serment et de signer avec mon sang jailli d'une piqûre au doigt. Mais je sais déjà que les « frères » se désignent l'un à l'autre en enlevant cha-cun son chapeau ou son turban et en se lissant les cheveux ; qu'un affilié en mission se présente au comité exécutif en se passant la main sur le front ; qu'on signale une surveillance policière en se caressant le cou de la main droite.

Je ne me déguiserai pas. Je ne verrai que ce qui peut être vu. Je ne saurai pas tout.

C'est dans le *Viet Nam Cong San Dang* qu'il faut chercher la clef des événements de Yen Bay, de Vinh et d'ailleurs.

Il faut savoir qu'il constitue déjà une solide armature révolu-tionnaire.

Par lui se canalisent les mécontentements particuliers contre les abus des mandarins, l'augmentation des prix du riz, l'insuffisance des salaires ou l'exagération de l'impôt. Par lui s'exaltent le sentiment d'indépendance des jeunes gens, les idéa-lismes sociaux des étudiants annamites qui ont acheté chaque matin librement leur journal communiste dans un kiosque du bou-levard Saint-Michel. Par lui s'exploitent les inondations, les épi-démies, les famines.

On a manqué de riz au Tonkin. Quelques squelettes vivants m'ont tendu la main, au passage des fleuves, sur le ponton du bac.

Je leur demandais :

— Pourquoi, toi, beaucoup maigre ?

Ils me répondaient :

— Moi, pas manger !

Cependant les jeunes révolutionnaires sont souvent les fils d'opulents bourgeois ; leurs pères exploitent d'immenses rizières. Ils ont, pour transporter les tracts moscovites, des limousines françaises de grande marque.

La fièvre indochinoise paraît avoir une forme complexe.

Le diagnostic est difficile.

Ce livre est disponible sur Amazon,
en version numérique et papier :

<https://www.amazon.fr/dp/B07J3K3PHH>